

Autour d'un Bateau de papier

par Claude Vercey

Olav H. Hauge, *Bateau de papier*

traduit du norvégien par Anne-Marie Soulier

photographie de Sandrine Cnudde

Éditions érès, coll. PO&PSY princeps 2014

*

J'ai du mal, avec **Olav H. Hauge** dont je lis *Bateau de papier*, traduit par **Anne-Marie Soulier**, dans la collection [Po&psy](#) des éditions Erès – du mal à m'enthousiasmer. On me dit que cet *homme simple qui partagea sa vie entre écrire et ses pommiers* ("ses poèmes et ses pommiers", ne manque de ricaner un démon familial) *est aujourd'hui célébré par la Norvège comme une gloire nationale* – voilà qui pousse bon gré mal gré au respect. Et voilà que je découvre que *Voix venues d'ailleurs*, la chronique régulière d'Yves-Jacques Bouin dans le numéro à venir de *Décharge* (de septembre, n° [171](#)), accueille précisément Anne-Marie Soulier dans un entretien sur Olav Håkonson Hauge, dont des poèmes sont donnés à lire à la suite, il me paraît opportun d'approfondir ma première impression de lecteur.

Lisons, c'est un bon début, l'un des 28 poèmes, eux-mêmes extraits d'une anthologie de 2010 du poète norvégien, qui constituent *Bateau de papier* :

Nous ne voguons pas sur la même mer

Nous ne voguons pas sur la même mer

trompeuses sont les apparences.

Ferraille et grumes sur le pont,

sable et ciment dans mes soutes,

je m'enfonce, je suis lent,

je foule les vagues houleuses,

je hulule dans la brume.

Toi, tu vogues sur un bateau de papier,

ta voile bleue gonflée de rêves,

si tiède le vent, délicate la vague.

Oui, cette simplicité dans un premier temps me déconcerte. J'ai du mal à voir dans cette écriture le terme d'une évolution qui, me dit-on, fait d'Olav H. Hauge, *un important rénovateur de la poésie norvégienne*. Peut-être pourrait-on trouver des équivalents dans la poésie française en citant François de Cornière, ou Thierry Le Pennec ? Mais de là à qualifier l'un comme l'autre, si bien disposé soit-on à leur égard, de rénovateurs, j'hésite à franchir ce pas. Vérité de ce côté du fjord, m'objectera-t-on, erreur au-delà : que connais-tu donc de la poésie norvégienne, toi qui te permets de juger avec tant de légèreté ?

L'*autodidacte* qu'était Olav H. Hauge *a lu, traduit et annoté des centaines de livres*, de Khayyam et Basho jusqu'à Brecht et Celan, et il serait plus avisé de considérer cette écriture à l'apparence modeste comme la conséquence paradoxale d'une culture poétique sans égal, plutôt que de chercher à y voir l'expression de je ne sais quelle défaillance. De même au fond que seul un artiste aussi cultivé que Dubuffet peut se permettre de condamner *l'asphyxiante culture* pour en revenir de manière crédible à un art donné comme *brut*.

Cet argument, j'en prends conscience, Philippe Jaffaux en usait récemment dans *Écrit parlé* (voir l'*I.D* n° [639](#)) pour expliquer sa démarche. Et je pourrais tout aussi bien évoquer celle de Christiane Veschambre, en quête d'une *Basse Langue* (*I.D* n° [646](#)) pour approcher de l'art d'Olav H. Hauge, faire en sorte qu'il m'apprivoise. Et j'avoue que l'auteur que je suis, d'un récent *Dernier poème* suivi d'un premier *Poème posthume*, se sent tout d'un coup en complicité avec l'auteur le poète norvégien de ce dernier texte :

Le vieux poète a écrit un vers
et le voilà heureux comme une bouteille
de cidre quand le printemps y fait monter
une petite bulle de gaz
et que le bouchon va sauter.
